

RTP 603

REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

G. PERROT ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

SALOMON REINACH

—

ALEXANDRE BERTRAND

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

—  
1903

Tous droits réservés.

Bibliothèque Maison de l'Orient



112800

## ALEXANDRE BERTRAND

Le 8 décembre dernier est mort à Saint-Germain-en-Laye, dans sa paisible villa du *Mont-Grevet*, le savant plus qu'octogénaire dont le nom, depuis quarante ans, était familier aux lecteurs de notre *Revue*. Bien qu'il n'ait paru sur la couverture, à côté de celui de M. Perrot, qu'à partir de 1883, on peut dire qu'Alexandre Bertrand a été l'âme de ce recueil longtemps avant d'en assumer la direction effective. Il y avait été introduit par Maury, qui lui transmit ce qu'il appelait la *tradition* de Letronne; tradition très large, d'ailleurs, puisque la *Revue* n'a jamais été inféodée à une école et qu'elle s'est toujours montrée hospitalière à l'expression de toutes les idées réfléchies.

Alexandre Bertrand, frère aîné du célèbre mathématicien Joseph Bertrand, naquit à Paris le 21 juin 1820. Il fit ses premières études au lycée de Rennes. De 1838 à 1840, il demeura, à Paris, chez son oncle maternel Roulin, membre de l'Académie des Sciences, en se préparant d'abord à la médecine, puis à l'École Normale, où il fut reçu le vingtième en 1840. Un de ses maîtres, Désiré Nisard, frappé de la curiosité de son esprit, disait : « Bertrand ouvrira des portes ». Il en ouvrit, en effet, et même de longues enfilades de salles; la prédiction de Nisard devait recevoir, vingt-cinq ans après, une confirmation aussi éclatante qu'inattendue.

Au printemps de 1842, le 8 mai, Alexandre et son frère Joseph se trouvaient dans le train de Versailles qui prit feu entre cette ville et Paris. Comme les portières des wagons étaient alors fermées à clef, les deux frères durent sortir par une fenêtre; Joseph se blessa grièvement au visage, Alexandre se cassa la jambe. On sait que l'amiral Dumont d'Urville, qui voyageait dans le même train, succomba aux suites de ses brûlures.

Alexandre fut envoyé en congé dans sa famille, qui habitait Rennes, et y resta jusqu'en 1844. Remis de sa blessure, il fut nommé professeur de troisième à Pau; en 1845, il y devint professeur de seconde. On lui accorda ensuite un nouveau congé pour se préparer à l'agrégation des lettres; il passa les années 1847 et 1848 à l'École Normale supérieure, comme secrétaire du di-

recteur Dubois et logé à l'École. En 1848, il fut reçu agrégé et nommé au lycée de Laval (1848-1849), où il eut pour collègue M. Jules Oppert, alors jeune professeur d'allemand, qui rêvait, comme Bertrand, de lointains voyages et devait bientôt y trouver la renommée.

Bertrand fut membre de l'École française d'Athènes de 1849 à 1851; il avait pour camarades de promotion Beulé et M. Alfred Mézières; ses aînés étaient Jules Girard et Isidore Vincent.

A cette époque, le travail de l'École était peu réglé et chacun faisait un peu ce qu'il voulait. Les trois Athéniens, Bertrand, Beulé, Mézières entreprirent, en 1850, un voyage dans le Péloponnèse, dont on a pu dire que c'était le début de l'exploration savante de la Morée par les membres de l'École<sup>1</sup>. Il en résulta un fort mémoire manuscrit de 600 pages, dont la partie relative à la Mégaride, à la Corinthie et à l'Argolide fut entièrement rédigée par Bertrand. Il y laissa paraître pour la première fois son goût pour les questions de mythologie, qui n'ont cessé de l'intéresser jusqu'à la fin. C'était alors chose assez nouvelle et l'Académie des Inscriptions, par la bouche du rapporteur Guigniaut, trouva quelque témérité dans les hypothèses de Bertrand sur les origines du culte d'Esculape et du mythe d'Hercule<sup>2</sup>. Tout ce que Bertrand a publié sur la géographie et la mythologie de la Grèce est le fruit de ce voyage de 1850 : *D'Athènes à Argos, Études de mythologie et d'archéologie grecques* (Rennes, 1858); *De fabulis Arcadiae antiquissimis* (Paris, 1859); *Essai sur les dieux protecteurs des héros grecs et troyens dans l'Iliade* (Paris, 1859). Ces deux derniers travaux, qui furent les thèses de doctorat de Bertrand, ont conservé quelque valeur, le second surtout. Comme personne ne les lit plus, je crois utile de citer textuellement une page, d'ailleurs fort bien écrite, qui fait partie de la *Conclusion* de la thèse française (p. 179-180) :

*L'Iliade* nous révèle trois révolutions successives, du moins trois moments essentiellement divers dans l'état de la religion grecque.

Une première époque toute pélasgique, où la terre, le ciel, les astres jouaient le premier rôle, où les personnifications des divinités n'avaient pas encore perdu leur sens allégorique, mais qui n'a laissé de traces que dans de vieilles formules et quelques superstitions locales.

Une seconde ère plus rapprochée de nous, où règne déjà l'anthropomorphisme, mais divisé, morcelé pour ainsi dire; des divinités, vagues d'abord, se précisant, se dégageant peu à peu de la vieille gaine qui les enveloppait, mais cela plutôt sous des influences locales que générales; des divinités de villes, de contrées, de tribus, sans autres liens entre elles que les rapports qui unissent toujours les uns avec les autres les êtres divins, et une lointaine parenté avec les dieux védiques.

Enfin, un dernier mouvement, résultat et terme des deux autres, où tout se rapproche et se coordonne sous l'influence féconde d'une pensée d'unité nationale, se manifestant d'abord, suivant le génie du peuple hellène, dans les arts et dans les lettres. Antérieu-

1. Radet, *L'Histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, p. 286.

2. *Ibid.*, p. 115.

rement à cette révolution dernière, le sentiment religieux était vif et puissant sans doute, mais il était exclusif. Les Dieux, pour la plupart, se combattaient et s'excluaient. Le souvenir s'en retrouve dans plus d'une légende. Poseidon et Athéné se liguent contre Zeus, Zeus et Poseidon se disputent Thétis, Héra persécute Latone... Le mouvement dont Homère est le centre ou, si l'on veut, l'expression dernière, fait au contraire de tous les Dieux une famille sur le modèle de la famille hellénique. C'est là l'œuvre véritable de la poésie dans le développement du polythéisme grec.

Revenu en France en 1851, Bertrand avait préparé ses thèses au lycée de Rennes, où il enseigna de 1851 à 1857 la rhétorique. Évidemment, il ne travaillait ni beaucoup ni vite; mais sa thèse française fut remarquée, louée par Martha dans la *Revue Européenne* et déjà la lucidité de son esprit, la loyauté de son caractère lui avaient valu de précieuses amitiés, celles de Renan et de Maury, qui l'avaient aidé de leurs conseils, celle de son camarade Charles Thurot, alors professeur à la Faculté des Lettres de Clermont, qui fut et resta, comme Renan, parmi ses amis les plus intimes. Ignorant les langues étrangères et faible helléniste, Bertrand avait grand besoin, à cette époque, du secours de Thurot, qui se fit un plaisir de l'aider, alors et plus tard, au point de résumer pour lui, la plume à la main, des mémoires écrits en allemand.

Rien ne faisait présager que le jeune professeur, si vivement attiré par les problèmes de la mythologie grecque, dût bientôt devenir, en France, le représentant le plus autorisé des études d'archéologie celtique. Bertrand dut sa vocation nouvelle à la Commission de la Carte des Gaules, instituée par Napoléon III pour préparer l'histoire de César. Il en fut secrétaire depuis 1858 et ne tarda pas à s'y distinguer, en particulier par un bon mémoire sur *Les voies romaines en Gaule* (Paris, 1864). En 1865, il fut nommé membre de la Commission d'organisation du Musée de Saint-Germain et chargé de rédiger un projet qui fut approuvé par Napoléon III. La reconstruction du vieux château, destiné à servir de Musée, avait commencé en 1862. On désirait que l'inauguration eût lieu en 1867; mais les premiers fonctionnaires qu'on avait chargés de la besogne, Rossignol et Beaune, n'avaient ni l'activité, ni les connaissances voulues. Au mois d'août 1866, comme les travaux d'installation avançaient trop lentement, on procéda à une organisation nouvelle<sup>1</sup>. A. Bertrand, remplaçant Rossignol, eut mission de préparer l'ouverture du Musée pour le mois de mai 1867. Cette inauguration eut lieu le 12 mai; Bertrand fut nommé conservateur du Musée, V. de Reffye reçut le titre de conservateur-adjoint honoraire et Beaune resta avec le titre d'attaché. Ce dernier mourut au château en 1867; Gabriel de Mortillet lui succéda comme attaché en 1868.

Bertrand a rempli, pendant trente-cinq ans, les fonctions de conservateur du Musée de Saint-Germain. On peut dire qu'il a créé et organisé là une œuvre admirable qui, bien plus que ses écrits, quel qu'en soit le mérite, honore son nom et le fera durer.

Les difficultés, au début surtout, étaient considérables. Il fallait d'abord créer

1. Cf. S. Reinach, *Alluvions et cavernes*, t. I, p. 13.

une méthode de classement. Aujourd'hui que les divisions adoptées par Bertrand ont prévalu et qu'elles sont exposées dans tous les livres d'enseignement, il est malaisé de se figurer la confusion qui régnait encore, vers 1865, dans les études d'archéologie pré-romaine. Sous le vocable élastique et vague de *celtiques*, on englobait les produits des époques et des civilisations les plus diverses, armes et outils préhistoriques, os gravés et sculptés, monuments mégalithiques, armes de bronze, tombes du premier et du second âge du fer; même les antiquités franques ou mérovingiennes étaient encore, pour une bonne part, qualifiées de celtiques. On attribuait très peu d'importance aux rites funéraires (inhumation ou incinération) et la plupart des archéologues croyaient encore que les Gaulois, du temps de César, combattaient avec des épées de bronze. Assurément, cette ignorance était particulière à l'Europe occidentale; il y avait longtemps qu'à Copenhague et à Stockholm on avait adopté la division des antiquités pré-romaines en trois âges, ceux de la pierre, du bronze et du fer; mais, excepté quelques hommes très informés, comme Maury et Mérimée, on ignorait les travaux des archéologues du Nord ou l'on prétendait qu'ils n'avaient de valeur que pour ces pays. D'autre part, la guerre entre les Allemands et les Danois avait eu une répercussion sur la science naissante de l'archéologie préhistorique; plusieurs savants allemands, mus par un inconscient chauvinisme, contestaient la division en trois âges et prétendaient que celui du bronze ne faisait qu'un avec celui du fer<sup>1</sup>. Bertrand lui-même, sous l'influence des séjours qu'il fit à Mayence, dont le musée romain-germanique est antérieur à celui de Saint-Germain, ne sut pas complètement se défendre de ce préjugé<sup>2</sup>; mais il ne tomba jamais dans les exagérations de l'école allemande et il protesta contre elles, en 1886, dans les notes qu'il mit à un article de la *Revue archéologique* où j'exposais la thèse anti-scandinave d'après M. Alsberg<sup>3</sup>.

En 1862, Bertrand avait soumis à l'Académie des Inscriptions, qui le couronna, un mémoire sur les monuments mégalithiques<sup>4</sup>; il refusait, d'accord avec Mérimée, de les considérer comme celtiques. A *fortiori*, les objets plus anciens appartenant à l'âge de la pierre éclatée ne pouvaient être attribués aux Celtes. En tête de sa classification, Bertrand plaça donc deux époques *préceltiques*, auxquelles furent réservées les trois premières salles du Musée. La quatrième reçut les antiquités des stations lacustres, où l'on peut suivre le passage de l'âge de la pierre polie à celui du métal. L'époque des armes de bronze était, aux yeux de Bertrand, celle de l'arrivée des Celtes en Gaule. « *Ère celtique*, écrivait-il en 1876, est, surtout pour la Gaule et la haute Italie, une expression bien plus juste qu'*âge du bronze*<sup>5</sup>. » Distinguant les Celtes des Galates

1. Cf. *L'Anthropologie*, 1893, p. 476-484.

2. Voir *Archéologie celtique et gauloise*, p. 208 et suiv., où est affirmée à tort la présence du fer dans les stations lacustres de la Suisse.

3. *Revue archéol.*, 1886, II, p. 117-126.

4. Le manuscrit de ce mémoire, qui n'a plus qu'une valeur documentaire, existe à la Bibliothèque du Musée de Saint-Germain. Bertrand en a donné un résumé dans *l'Archéologie celtique et gauloise*, p. 100 et suiv.

5. *Archéologie celtique et gauloise*, p. 192.

ou Gaulois, il reconnaissait ces derniers dans les tribus armées de la grande épée de fer dont la civilisation était attestée, dès 1870, depuis la Basse-Autriche jusqu'à nos départements de l'Est. Enfin, il qualifiait de *belge* la civilisation galatique dont les vestiges se rencontrent en très grand nombre dans les tombes à inhumation de la Champagne. Les salles V, VI et VII du Musée furent ainsi consacrées aux industries des Celtes, des Gaulois et des Belges; la civilisation de la Gaule romaine, depuis la conquête de César, succédait à celle du Belgium, pour être remplacée elle-même par celle des Burgondes, des Alamans et des Francs<sup>1</sup>.

Malgré toutes les découvertes faites depuis trente ans, les divisions adoptées par Bertrand dès l'origine du Musée ont pu être maintenues. C'est là une preuve sans réplique de leur excellence. Assurément, nous savons aujourd'hui que les choses se sont passées moins simplement et, par exemple, que le second âge du fer se divise lui-même en trois périodes bien distinctes; mais si Bertrand n'a pas vu du premier coup tous les cadres que l'on pouvait tracer, il n'en a pas adopté un seul dont la fragilité soit devenue apparente. Bien des savants n'admettent plus, il est vrai, la distinction, chère à Bertrand, des Celtes et des Gaulois<sup>2</sup>; mais tous distinguent l'âge du bronze du premier et du second âge du fer. Les cadres subsistent, les étiquettes seules ont changé.

La classification de la salle paléolithique avait été confiée en 1868 à G. de Mortillet, qui, adoptant et précisant les idées de Lartet, voulait distinguer rigoureusement quatre périodes, l'*acheuléen*, le *moustérien*, le *solutrécien* et le *magdalénien*. Bertrand ne crut pas devoir admettre d'autres divisions que les deux époques des alluvions et des cavernes; mais il reconnut l'intérêt du classement industriel et substitua seulement le mot de *type* à celui d'*époque*. Ce fut l'origine d'une longue querelle poursuivie par Mortillet contre son chef, tant dans les Revues qu'il dirigeait ou inspirait, telles que les *Matériaux* et l'*Homme*, que dans son ouvrage bien connu, *Le Préhistorique*. Malheureusement, il ne s'en tint pas là: il y eut, surtout depuis 1878, des articles de journaux, des dénonciations à des hommes politiques, enfin tout ce que peut suggérer à un esprit remuant le désir de nuire à son prochain<sup>3</sup>. Mortillet et ses amis firent successivement passer Bertrand pour un bonapartiste, pour un clérical, pour un « classique encroûté »; peut-être l'auraient-ils réduit à demander un changement de poste sans l'influence d'hommes équitables, tels que Henri Martin et Jules Ferry, qui s'employèrent en faveur de Bertrand d'autant plus qu'il le savaient persécuté. De 1878 à 1886, époque où je remplaçai Mortillet, nommé député de Seine-et-Oise, Bertrand, qui était nerveux et susceptible, souffrit beaucoup de ces intrigues; cela ne l'empêcha pas de travailler à l'œuvre capitale de sa

1. Bertrand a publié un très bon mémoire sur la civilisation burgonde et franque (*Revue archéol.*, 1879, II, p. 193 et suiv.), supérieur à la plupart de ceux qu'il a réimprimés.

2. Voir *Archéologie celtique et gauloise*, p. 264, 405 et *passim*.

3. Voir la biographie de Gabriel de Mortillet que j'ai publiée dans la *Revue historique*, 1899, t. LXIX, p. 67-95.

vie, le Musée, de publier l'*Archéologie celtique et gauloise* (1876), d'inaugurer le Cours d'archéologie nationale à l'École du Louvre (décembre 1882), d'être élu membre de l'Académie des Inscriptions (1881) et de jouer un rôle important tant dans les *Congrès* d'archéologie préhistorique (depuis 1867) qu'à la *Société des Antiquaires de France*, à la *Société d'anthropologie* et au *Comité des travaux historiques*<sup>1</sup>.

Revenons à l'organisation du Musée, puisqu'aussi bien c'est le titre scientifique capital de notre maître et ami.

Les cadres adoptés, il fallait les remplir, tant par l'acquisition d'originaux que par celle de moulages. Bertrand s'y employa avec zèle et persévérance durant les trente années les plus actives de sa vie. Près de quarante salles, dont quelques-unes très grandes, furent ouvertes et garnies par ses soins; le plus utile de ses collaborateurs fut Abel Maitre<sup>2</sup>, directeur des ateliers du Musée, qui voyagea avec Bertrand dans l'Italie du Nord, fouilla des tombes en Bourgogne et en Champagne, moula les monuments d'Orange et de Saint-Rémy, et, dans l'intervalle de ses missions, fit preuve de goût le plus sûr dans l'arrangement et le montage des objets. Bertrand resta, jusque vers la fin de 1901, le type de l'homme infatigable. Démarches personnelles, correspondances, voyages, rien ne lui coûtait quand l'intérêt des collections était en jeu. Il noua des relations avec la plupart des directeurs de Musées de l'Europe et organisa, sur le modèle de Mayence, ce système d'échange de moulages qui a tant contribué à l'accroissement rapide de nos séries. Il y a quelques années, lors de la découverte du fameux chaudron d'argent de Gundestrup, il se heurta d'abord à un refus du Musée de Copenhague, qui ne voulut pas permettre de le reproduire. Mais Bertrand avait la volonté tenace et ne se décourageait pas aisément. Il finit par obtenir que des documents relatifs au Danemark, conservés dans une bibliothèque française, fussent offerts à Copenhague en échange d'une galvanoplastie du chaudron, — exemplaire unique que nous n'avons pas le droit de surmouler. Je vois encore son visage rayonnant pendant qu'il présidait, avec moi, au déballage et au montage de la précieuse copie<sup>3</sup>. Les progrès du Musée lui tenaient à cœur plus que des avantages personnels et il étonnait parfois les gens étrangers à la science par la place qu'il donnait, dans ses préoccupations journalières, à des affaires comme celle du vase de Gundestrup.

L'enseignement de Bertrand à l'École du Louvre fut très suivi et ne profita pas qu'à ses auditeurs. Il y prit l'habitude de préciser ses idées, de les coordonner, de promener ses regards curieux au delà de l'horizon de la Grèce et de

1. Bertrand a travaillé aussi, jusqu'en 1878, à la Commission de la Carte des Gaules et au Dictionnaire archéologique (époque celtique). Je n'énumère pas les Sociétés et les Congrès qu'il a présidés, parce qu'il n'attachait aucune importance à ces honneurs.

2. Voir, sur Abel Maitre, la *Revue archéologique*, 1899, II, p. 462.

3. Bertrand a publié un mémoire sur le chaudron de Gundestrup (*Revue archéol.*, 1893, I, p. 283-291), qu'il croyait cimbrique et du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C.

la Gaule. De là sont sortis ses trois meilleurs ouvrages, car l'*Archéologie celtique et gauloise*, recueil d'articles qui a eu deux éditions, n'est pas, à proprement parler, un livre et témoigne souvent d'une information bien insuffisante. La seconde édition de *la Gaule avant les Gaulois* (1891) est, aujourd'hui encore, la meilleure lecture sur la matière que l'on puisse recommander à des débutants. J'avais collaboré à cette seconde édition; il me pria de préparer avec lui une édition révisée de son cours de 1893, *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube* (1894). Puis il m'offrit de publier ensemble un livre sur la *Religion des Gaulois*, sujet qui l'intéressait depuis longtemps et sur lequel il avait écrit de bons mémoires<sup>1</sup>. Je crus devoir refuser, parce que je ne comprenais pas la question comme lui, et je me bornai à corriger avec soin ses épreuves. Ce livre a le défaut de tous les autres écrits de Bertrand, le manque d'information livresque et une rédaction un peu hâtive; mais c'est un travail original, vivant, fruit de longues réflexions et propre à faire réfléchir le lecteur. Bertrand, qui venait de lire avec passion le voyage du P. Huc en Tartarie, avait cru trouver, dans les lamaseries du Thibet, l'explication, par analogie, des *instituts* druidiques. Il y a là matière à des rapprochements intéressants, pourvu qu'on s'abstienne de conclure à une influence. Mais l'importance réelle du livre est ailleurs. Bertrand eut le mérite, comme je l'ai dit ici même<sup>2</sup>, de poser nettement, pour la Gaule avant César, ce qu'on pourra désormais appeler la *question scolaire*. On sera en droit de chercher avec lui si, d'une manière plus générale, la diffusion de la civilisation dans l'antiquité, voire celle des langues aryennes, n'est pas due, en grande partie, à l'existence d'écoles ambulantes, à des missions plutôt qu'à des invasions. Bertrand, qui avait visité l'Irlande avec M. d'Arbois de Jubainville, s'intéressait beaucoup au passé celtique de ce pays; il reprit l'hypothèse, déjà émise au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, d'une relation historique entre les couvents druidiques de l'Irlande et les couvents chrétiens qu'on y vit fleurir au moyen âge. Là encore, il n'a rien démontré absolument, mais, suivant l'expression prophétique de Nisard, il a « ouvert des portes »; désormais, on n'écrira plus sur le druidisme sans tenir compte des synthèses hardies qu'il a présentées.

La *Religion des Gaulois* eut un grand succès; Bertrand reçut cependant des compliments qui l'inquiétèrent; ils émanaient de celtomanes et d'indomanes, avec lesquels il ne désirait pas être confondu.

Vers ce temps-là, des événements mémorables, auxquels je ne puis ici que faire allusion, ébranlèrent jusque dans ses fondements la société française, brisèrent les moules des vieux partis et substituèrent aux divisions politiques, nées trop souvent de rivalités personnelles, l'antithèse de la justice et de la raison d'État. Bertrand avait été l'ami de bonapartistes, d'orléanistes, de républicains comme Henri Martin et Ferry; il ne s'était jamais fourvoyé dans la mêlée des droites et des gauches, dont il réprouvait les intempérances de

1. Voir notamment *L'autel de Saintes et les Triades gauloises*, Paris, 1880 (extrait de la *Revue archéologique*, juin, juillet, août 1880).

2. *Revue archéologique*, 1898, I, p. 451.

polémique. Mais quand il sentit qu'un problème moral se posait, ce vieillard de soixante-dix-sept ans n'hésita point. Pour la première fois, il descendit dans la lice, signant des protestations, des appels, apportant à ses compagnons de lutte l'appui de son nom et l'autorité de ses conseils. Peu lui importait de marcher au milieu de haines, dans la poussière de vieilles amitiés brisées. Ce Breton avait toujours été un *Bleu*; président d'honneur des Bleus de Bretagne, il redevint ce qu'avait été son grand-père, Blin, à l'époque de l'insurrection vendéenne : le défenseur des vérités de 89. Un jour, fouillant des liasses poudreuses, l'histoire découvrira ses lettres de ces jours tragiques; elle y trouvera des motifs nouveaux de l'honorer.

Ces émotions, loin de le déprimer, parurent le rajeunir. En 1901, il publia une brochure, *Réflexions sur l'Inquisition*, signée : « Alexandre Bertrand, président d'honneur des Bleus de Bretagne ». Il ne voulait pas, me disait-il, user de son titre de membre de l'Institut, parce qu'il ne connaissait que de seconde main (par ma traduction du chef-d'œuvre de Lea) le sujet dont il parlait. Comme au début de sa carrière de savant, les études religieuses le passionnaient. Il s'était mis à lire ou à relire Regan, Havet, Michel Nicolas, la Bible de Reuss; il rêvait de publier un ouvrage très clair, très simple, à l'usage du grand public, sous ce titre : *Coup d'œil sur l'histoire du christianisme*. Il travaillait encore à réunir des notes lorsque, vers le milieu de décembre 1901, une indisposition sans gravité apparente le priva presque subitement de ses forces; à partir de ce jour, il déclina lentement et descendit à si petits pas la pente fatale qu'il semble n'avoir jamais perdu l'espoir de la remonter.

Me permettra-t-on d'ajouter que j'ai vécu avec Alexandre Bertrand seize ans d'une intimité presque quotidienne, sans que jamais un nuage, l'ombre d'un dissentiment pénible vint ternir nos affectueuses relations? Ce n'est pas que nous fussions toujours d'accord sur les problèmes d'archéologie et d'histoire; que d'heures trop rapides nous avons passées à nous éclairer l'un l'autre! Mais Bertrand joignait, à tant de qualités solides, celle d'admettre la contradiction et de discuter avec une entière bonne foi. Il savait aussi aimer ses amis, vertu qui, disait notre maître commun Désiré Nisard, « complète l'homme de bien »; et l'un des jours les plus heureux de sa vie a été celui où il a pu compter parmi ses confrères l'élève et l'auxiliaire dont il avait encouragé les travaux.

Adieu, cher maître et ami, vous avez dignement rempli une belle tâche. Votre souvenir est de ceux qui ne craignent pas la froideur des lendemains. Il vivra surtout dans ce château de Saint-Germain, dans ce Musée des Antiquités nationales qui est le fruit de vos labeurs et le monument qui convient à votre mémoire. Témoin, pendant trente-cinq ans, de votre activité méthodique et bienfaisante, imprégné de votre esprit, plein de votre image, notre Musée durera et croîtra après vous, mon cher directeur; mais j'ose dire qu'il ne sera jamais sans vous.

Saint-Germain-en-Laye, 9 décembre 1902.